

sement naigri, l'œil était battu, le front plissé, la lèvre terne, la joue flasque et tombante.

Et le rire, ce rire sonore, il n'exista plus qu'à l'état de souvenir.

Saint-Estève, qui voulait être gai, dit tranquillement :

—J'ai craint un moment que vous n'eussiez oublié notre bout de l'an.

A ces mots Grangemont et Trincart bondirent sur leur chaise et firent une mine si lugubre qu'un donneur d'eau bénite en aurait ri pendant huit jours.

Ils essayèrent pourtant de se mettre au diapason des dîners précédents. Mais le soupçon était caché sous la nappe et étrangeait toutes leurs plaisanteries.

Le garçon ayant voulu s'occuper du potage comme à l'ordinaire, Trincart l'arrêta :

—Non, dit-il, je m'en charge.

Mais Grangemont avait pris la grande cuiller et s'était fait sans préambule l'écuyer servant au grand déplaisir des deux autres.

Seulement, quand il eut servi ses amis, ses anciens amis pour mieux dire, et lui-même, il fit cette réflexion.

—Il serait peut-être plus sage de ne pas goûter à ce consommé.

Et il repoussa son assiette. Les autres qui avaient commencé à avaler le contenu de la leur s'arrêtèrent stupéfaits en voyant cela. Saint-Estève fut sur le point de lui sauter à la gorge. Trincart médita de prendre la fuite.

Mais Grangemont fit alors cette judicieuse observation que ses deux camarades en ayant mangé il pouvait se risquer. C'est pourquoi il reprit son potage et en avala quelques cuillerées.

Le cœur n'y était pas pourtant, car il ne put s'empêcher de murmurer :

—Elle a un goût. Je suis un imbécille.

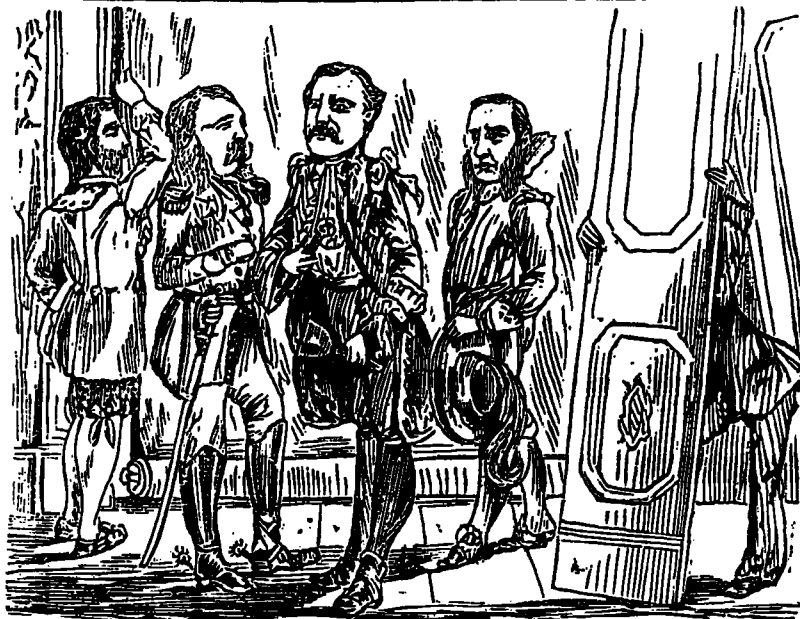
A chaque minute les mêmes frayeurs reparaissent. Saint-Estève ayant coupé du pain à Trincart, celui-ci pensa malgré lui au fameux couteau des Borgia, empoisonné d'un seul côté, et se disait avec douleur.

—Au moins, dans ce temps-là, on ne faisait pas un repas sans son centre-poison dans la poche.

Bref, les malheureux n'osèrent pas manger. Le cehapon et les truffes restèrent honteusement dans le plat, et comme ils se rattachaient sur les vins que le garçon débouchait devant eux, ils se grisèrent abominablement, si bien que le lendemain, ils furent.— jugez de leurs angoisses—plus effroyablement malades que jamais.

A CONTINUER.

Les Fénéiens approchent ils se concentrent sur tous les points de la frontière. Comme tout renchérit à Montréal ça sera alors l'occasion d'acheter ses provisions à bon marché chez A. Duhamel et Cie. coin des Rues St. Catherine et Wolfe, vis-à-vis le Magasin Rouge. MM. les Charroliers trouveront à ce magasin de produits à s'approvisionner de foin, avoine, etc., à des prix excessivement bas.



DANS LES COULISSES DU THEATRE DE QUEBEC.

Avant la représentation du drame émouvant intitulé : " La Chambre Rouge ou la Constitution sans le savoir ". Luc le régisseur sonne la cloche pour appeler les acteurs. Marchand jette un coup d'œil sur la salle.

Luc.—Allons, messieurs, ça va commencer. Marchand, a-t-on une bonne salle.

MARCHAND.—Hum ! hum ! Chapeau et ses amis sont dans les places de trente sous. Ils font un tapage du diable. Je crois qu'ils ont envie de nous siffler.

BACHAND.—Nos amis sont-ils nombreux ?

MARCHAND.—Nos amis sont dans les sièges réservés. Il faudra qu'il y en ait un peu plus pour que la représentation soit profitable.

BACHAND.—Sacrébleu si l'on n'a pas plus de monde dans les places d'une piastre on se fait souffrir dedans un peu croche.

N. B.—Lorsque le rideau sera levé le CANARD fera voir le grand spectacle à ses lecteurs. Attention on s'amusera une croute.

LE CANARD

MONTRÉAL, 25 MAI 1878.

DÉPÊCHE SPÉCIALE.

De mon castel en Philosophie, ce 23 mai 1878.

Viens de lire une correspondance perfide dans le NOUVEAU MONDE, concernant le CANARD et Polycarpe Barbanche. Indigné. Répondrai au prochain numéro. Pense l'auteur de cet écrit un marmiteux boursofflé indigne de l'estime d'un honnête homme.

POLYCARPE BARBANCHE.

LA COMMUNE.

Dans quelques jours il est probable que l'Angleterre ouvrira les portes du temple de Janus. La partie promet d'être bien chaude entre la Russie et notre mère patrie et naturellement les Fénéiens d'Amérique profiteront de de la circonstance pour envahir le sol canadien.

Si l'on en croit les rumeurs qui nous arrivent des Etats-Unis la prochaine incursion de la fraternité irlandaise sera plus sérieuse que celle de 1866.

Pour repousser les hordes ennemies nous n'aurons qu'une milice volontaire indisciplinée, dont un tiers fraternisera avec les Fénéiens.

John Bull aux prises avec l'ours moscovite ne pourra nous envoyer aucun secours. Tout sera pour le pis dans la pire des puissances possibles. Les Irlandais catholiques et orangistes se crèperont le toupet le 12 juillet et les jours suivants. Chez les canadiens français il y aura une réaction contre le coup d'état du 2 mars et la guerre civile entre les rouges et les bleus sévira d'une extrémité à l'autre de la province.

Le vieux sang gaulois coule toujours nos veines et les différentes phases de cette révolution auront quelque analogie avec la terreur de 93.

La Commune sera infailliblement proclamée à Montréal et étendra ses ramifications dans toutes les grandes villes de la province de Québec.

Il va sans dire que les Fénéiens se trouveront volés lorsqu'ils auront fait la conquête du Bas-Canada. Ils partiront de dégoût et nous laisseront en proie à l'anarchie et à nos dissensions intestines. Il se produira alors une de ces grandes commotions sociales qui barbouillent toujours quelques pages de l'histoire des grandes nations.

Les Canadiens-Français, après avoir donné assez de coups de canif dans la constitution pour en faire une dentelle, se trouveront dans un interrègne de troubles qui suivent d'ordinaire les grands cataclysmes nationaux.

Voyons un peu ce que nous réserve l'avenir.

Dans le cours du mois d'août les sections de la St. Jean Baptiste des Bois seront devenues tellement puissantes qu'elles donneront un nouveau régime à la province de Québec.

Le Mirabeau Canadien sera Charles Allard, Président de la St. Jean-Baptiste des Bois. Il ouvrira l'ère de notre grande révolution, qui sera accomplie au milieu des flots d'un sang trop souvent innocent mais ; qui devra être considérée comme un pas fait vers l'amélioration gouvernementale et l'émancipation politique de la pres que totalité de la nation.

Résumons les bulletins de nouvelles de " La Lumière de l'Ouvrier " du mois d'août 1878.

3 Août.—M. Allard lance une proclamation au peuple, formulant son programme qui est le droit au travail, et " l'abolition des machines à vapeur."

4 Août, 8 p.m.—Grande assemblée en face de l'Hôtel-de-Ville. Proclamation de la Commune. Le Président de la St. Jean-Baptiste des Bois prononce un discours incendiaire qui soulève la masse. Il déploie le drapeau rouge et le fait hisser sur le dôme de l'Hôtel-de-Ville. M. Allard fait trois fois le tour du Champ-de-Mars portant le drapeau rouge.

Nelson dégoûté descend du monument va commettre une " nuisance " à la porte du bureau de l'échevin Thibault.

5 Août.—Les présidents des différentes sections de la St. Jean-Baptiste des Bois se réunissent dans la salle des séances de l'Hôtel-de-Ville. Il est résolu qu'un comité spécial sera nommé pour exécuter le point principal du programme de la Commune " la destruction des machines à vapeur."

6 Août.—Le comité exécutif rapporte progrès. Les enfants de la Commune ont détruit pendant la nuit dernière les roues hydrauliques et l'engin Barclay à la Ferme St. Gabriel pendant qu'un sous-comité faisait crever le réservoir Mc-Tavish. Grande réjouissances populaires. 650 hommes trouvent de l'emploi comme porteurs d'eau.

Deux cents journaliers qui chômaient depuis l'achèvement des travaux du tunnel de la rue Craig, gagnent \$1-50 par jour en creusant des puits dans tous les quartiers de la ville.

7 août.—Le comité exécutif continue ses travaux. Il fait démolir les engins et les chaudières de tous les vapeurs de la compagnie de Richlieu et d'Ontario.

M. Louis Larin fonde une compagnie d'express et emploie 200 " drivers " pour transporter le fret à Québec. M. Bancroft établit une ligne de diligences entre Montréal et Québec et fait gagner la vie à 20 familles de postillons.

8 août.—Destruction des machines à cheville chez Boivin, Fogarty, Mullarky et Robunstein. 300 cordonniers trouvent de l'emploi.

9 août.—La " Lumière de l'Ouvrier " devient l'organe officiel de la Commune et MM. Allard et Berlinguet, les rédacteurs, reçoivent un traitement de £1,000 par année.

10 août.—Séance orageuse à la Commune. On proclame la loi des